

## Chapitre 1

Bien des années plus tard, face au fonctionnaire de l'état civil, Francisca Murcia devait se rappeler ce lointain après-midi où sa mère l'avait emmenée faire connaissance avec la glace. Saint-Denis-du-Sig était alors un village d'une cinquantaine de maisons en torchis à toit de palme au-delà d'un pont qui enjambait un oued. La voie ferrée qui reliait Oran à Mascara n'était qu'un projet au fond du tiroir d'un officier d'état-major et le village nègre n'existait pas encore. Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom, et quand on leur en donnait un il venait d'un monde encore plus lointain, sinon comment expliquer que le village indigène où pas un nègre, grand dieu ne vivait, était connu et répertorié sur les cartes d'état-major comme le « village nègre » et ne devait jamais changer d'appellation<sup>1</sup>.

---

1 *Note au lecteur : le lecteur reconnaîtra sans peine le clin d'œil de l'auteur au début du roman de Gabriel García Márquez Cent ans de solitude (3 premières phrases).*

Les Indigènes vivaient sous des tentes en poil de chèvre qu'ils transportaient à plusieurs kilomètres quand l'envie leur en prenait, c'est-à-dire toutes les huit à dix semaines, et qui poussaient comme des couvertures bariolées d'ocre et de brun au milieu des lentisques et des asphodèles avec quelques ânes et quelques ovins en prime paissant entre les cailloux.

Or donc Elisabeth Rios l'avait emmenée voir la glace dans l'entrepôt près de la caserne où était cantonné le quarante et unième. Il lui avait fallu amadouer le sergent en bretelles et casquette qui officiait près de la machine à fabriquer le froid et retenir son souffle tandis qu'il ouvrait les portes d'une espèce de coffre en zinc où dormait la glace. Avec un piolet il la piquait vivement et la tirait hors de sa demeure en grommelant « Vas-tu venir ma toute belle, ma fée des neiges ». Un lingot de cristal émergeait alors d'une vapeur qui coulait instantanément en eau sous l'effet de la canicule ambiante. « Touche, petite », disait le sergent. Francisca avançait une main peureuse, criait dans l'excitation « *Como quema !* » (ça brûle !) et mettait sa tête dans la jupe de sa mère.

Elisabeth était fervente des truculentes démonstrations du sergent montreur de glace. Elle s'ébahissait de tant de magie et mettait la glace au rang de huitième merveille du monde et les Français au rang d'alchimistes savants. Ils étaient bien capables, par cinquante degrés centigrades, de vous produire à volonté des blocs de glace aussi solides et aussi froids que sous les pôles, là où, dit-on, ne peuvent vivre que des phoques, ces animaux à tête de nouveau-né, sans pattes ni queue.

A quoi pouvait bien servir cette glace ? se demandait son mari. Joseph Murcia avait une haute opinion du savoir-faire des Français, sinon pourquoi aurait-il demandé à être Français lui-même ? Mais la glace l'obligeait un peu à réviser son jugement. C'est pour garder les boissons fraîches, et la viande, et les fruits, disait Elisabeth. La femme du capitaine de Vauban en met même dans son thé. Tu sais bien ? le thé, ces petites feuilles qui viennent des Indes,

les Indes des Incroyants ; pas les nôtres, les nôtres on les appelle Amériques et elles donnent de bonnes graines un peu rouges qui poussent sur des arbres et que l'on fait griller. Oui, je t'entends, ces graines-là, les gens d'ici les appellent *kaoua*. Mais les Maures d'ici connaissent les petites feuilles du théier, par contre ils ne connaissent pas le chocolat.

Chez eux, en Espagne, les femmes riches buvaient du chocolat, mais les Françaises, elles, préféraient le thé et le buvaient glacé dans des verres couverts de buée. La buée sur les verres était la marque des riches, autant dire des Français. Pas un Espagnol n'aurait osé boire dans un verre nimbé de buée. Nimbé était bien le mot. Seul un ciel est nimbé de nuées, un ciel, c'est-à-dire, un Paradis. L'Espagnol différait du Français sur bien des points. Il confiait son eau à l'argile et buvait à la cruche, la tête renversée en arrière. Il rompait son jeûne au travail, dès que le soleil était monté dans le ciel. Il se nourrissait alors d'une tranche de pain frottée d'ail et d'huile d'olive ; les jours maigres il croquait un oignon avec du pain. Elle aurait aimé en parler avec éclat : « L'Espagnol a des mœurs spartiates et des goûts rustiques ». En réalité elle voyait les journaliers, des corps tassés sur eux-mêmes, courbés sur les sillons. Ils mangeaient de manière mécanique, la main allait à la bouche, la tête dodelinait, ils avaient l'air de ronger un quignon. Ils bornaient les champs, immobiles comme des pierres. Ils s'étaient assis sous un arbre et avaient tombé la veste, mais ils gardaient quelque chose de pétrifié, réduits par la misère à un état d'animalité rampante, tragiquement besogneuse.

Comme Adam, les Français étaient partis en reconnaissance sur cette terre qui leur était tombée du ciel. Ils avaient fait l'inventaire des choses que le Tout-Puissant avait créées pour eux : la forêt épineuse et rampante, la chaîne de montagnes aux dos arrondis, l'oued encaissé au fond du ravin. La plaine n'avait rien d'un Eden, des marécages couverts de salicornes dans un fouillis de roches et de cailloux, avec ça-et-là des à-plats de terrains aussi secs et gris que le lit d'un canyon. Ils avaient

relevé les traces que d'autres conquérants avaient laissées, les ruines d'un pont, les ruines d'un mur, les ruines d'un temple. Des guerriers étaient déjà passés par là, le Paradis avait été visité. Dieu leur montrait ces vestiges d'un monde qui n'avait pas su durer. Quel péché avaient commis les premiers envahisseurs ? Ils se persuadèrent sans effort que le Paradis avait trouvé en eux d'autres visiteurs plus aptes que les anciens à imprimer leur marque. Dans cette partie de l'orbe terrestre, le monde était à construire et c'était à eux qu'était dévolue la tâche.

Dans cette plaine où plus tard on raconta qu'il n'y avait rien, des gens venus de France mirent leurs rêves en adéquation avec l'Histoire. Ils se déguisèrent en soldats ou en missionnaires proudhoniens et divisèrent scrupuleusement la terre en lots équitables. Comme ils ne pouvaient sans arrêt être égalitaires, ils se disputèrent des femmes et les jouèrent aux dés dans des tavernes. Ils « razièrent » des tribus et se donnèrent bonne conscience en apprenant l'arabe. Dans un coin perdu d'une province qu'ils appelèrent Oranie, ils voulurent un village fait de rectangles où les rues se coupaient à angle droit. Ils construisirent une mosquée dans une rue qu'ils baptisèrent rue Voltaire. Ils construisirent ensuite une église et la voulurent romane. Bien des lustres avant le passage de la comète ils éclairèrent la ville à l'électricité et on la vit de loin quand le train amorçait sa grande courbe avant d'avalier la plaine. Les pistons de la machine braillaient leur chant industriel et utopique et ce village géométrique, tracé à l'équerre, prenait dans la nuit un air fantomatique où grêlaient des lumières.

Mais cette année-là (quelle année cela pouvait-il être ? 1866 ? 67 ?) la machine de Monsieur Carré trônait dans une sorte de réserve (l'ancien cabinet de physique du général Marey-Monge, un polytechnicien) attenante à ce qu'on n'appelait pas encore l'hôpital mais l'ambulance du quatrième des zouaves. Le camp du Sig n'était encore qu'un quadrilatère fortifié par deux remblais sur ses flancs nord et sud, et défendu à l'ouest par un pont d'une

seule arche au-dessus d'un ravin. L'entrée Est s'ouvrait sur une étendue débonnaire où des soldats débraillés déambulaient au milieu de canons montés sur deux roues. Cette entrée, une porte entre deux poternes au centre d'un mur rapidement fait de briques de torchis, verrouillée la nuit par deux grandes poutres de bois qui passaient dans des anneaux formidables, ouvrait le jour sur une nature grise, semée de pierres et arbres nains, tantôt sèche et craquelée, tantôt vaseuse et salée.

Le monde paraissait finir à cette frontière d'où émergeait çà-et-là une petite construction à coupole blanche. Parfois un mur de pierres sèches clôturait un semblant de jardin d'où sortaient quelques plants. Des silhouettes monochromes, couvertes de grands vêtements de laine écru, conduisaient des troupeaux d'ovins. Vue de loin, la tache claire contournait en rampant des petits bosquets épineux, puis disparaissait dans une dénivellation invisible. Cette présence se dissolvait dans les crevasses, s'éparpillait dans les fentes. Il semblait que les formes humaines voulussent se confondre avec la nature, soit qu'elles aient été immobiles, semblables à des pierres, soit qu'elles bougent imperceptiblement quand elles conduisaient le troupeau vers un repli invisible. Jamais terrain plus plat ne dissimula autant de fissures, de grottes invisibles.

Au milieu de ces vigies loqueteuses, ne les voyant ni ne les évitant, des demi-dieux hirsutes et débraillés passaient au galop, griffant de leurs sabots la croûte des marais. Ils revenaient le soir, frôlant de leurs éperons les troupeaux, ramenant sur leurs chevaux des bêtes sanguinolentes qui battaient les flancs à la cadence des galops. Panthères étoilées, lionceaux au pelage clair, gazelles aux pupilles mortes sous le dessin des cornes. Ils passaient comme le vent, le sabre sur le côté, le fusil sur la selle. Ils avaient la tunique ouverte, une de ses tuniques prises à l'Indigène, bleu azur, soutachée de broderies d'or, le bonnet rouge des zouaves rejeté en arrière sur le front pour plus de commodité, avec son gland de soie qui leur battait l'épaulette. Derrière eux les monts, mamelons

arides, dressaient leur masse vaguement grise. Un ciel fulgurant, d'une incroyable couleur de gentiane, sombrait brutalement dans la nuit.

Le village n'existait pas encore mais la Porte, dernier vestige du camp, continua de dresser ses poternes fantomatiques pour les générations à venir. Dite plus tard « Porte de Mascara », elle ouvrait dans ces temps de conquête sur une route neuve, empierrée comme un chemin de ronde. De vastes troupeaux mêlés de femmes et d'enfants les traversaient. Des cavaliers en armes, le visage voilé, les accompagnaient. Les caravanes s'habituèrent vite à la présence de ce tracé régulier et le franchissaient incessamment comme une vague franchit une digue. Dans le camp, le bruit de la petite troupe au galop réveillait un soldat somnolent qui se hâtait de fermer les portes. Les cavaliers passaient au ras des meurtrières. Quand aurons-nous notre propre maison ? criait Elisabeth tandis que les verres tremblaient dans le petit meuble à vitrine qui lui servait de buffet.

Pour parer à ces débordements, un Docteur Worms, spécialiste des problèmes fonciers, avait mis au point une doctrine qui satisfaisait tout le monde. Preuves historiques à l'appui il avait établi une distinction subtile entre les terres de *zekka* et les terres de *kharadj*, c'est-à-dire les terres des tribus et celles du conquérant. Le conquérant n'était plus le Turc mais le Français. On appela cela « le cantonnement » : il s'agissait de resserrer l'espace des tribus, par analogie à une pratique forestière où on déboise pour mieux reboiser après. Les militaires s'y perdaient. Qui ne s'y perdrait pas ? Mais, en militaires qu'ils étaient, ils suivaient les instructions. Heureusement il y avait quelques arabophones aux bureaux arabes. Mais cela n'allait pas sans tracasseries. L'administrateur se trouvait être à l'époque le colonel Charras. « Le gouvernement m'a refilé un sacré casse-tête », se plaignait en privé le colonel Charras. Mais en public il y allait de son « Il faut beaucoup de doigté avec ces gens ». Il avait piqué la formule au général Marey, un ancien des bureaux arabes qui ne s'était jamais entendu

avec personne. Ah, Saint-Arnaud c'était autre chose ! On parlait de transactions de cent mille hectares avec des compagnies helvétiques. Mais Marey, mort maintenant, avait été un original qui faisait bande à part, même à l'état-major, et se fichait de tout. N'empêche, Charras trouvait la formule équitable, elle lui donnait une forme d'humanisme politique. Vous l'avez bien connu à Saïda ? demandait Charras à Joseph. Il se faisait déjà appeler là-bas Marey-Monge, à ce qu'on m'a dit.

A-t-on idée de confier à un légionnaire des tâches de géomètre ? Ils sont tous là-bas à Paris à prendre sur le papier des décisions, mais qu'est-ce qu'ils fichent, bon Dieu, des réalités du terrain ? Les réalités du terrain, c'était les marais, les parcours immémoriaux des troupeaux, et encore je-ne-vous-dis-pas les droits de passage, les droits de puisage, et le droit de planter sa tente, ça n'a l'air de rien, un village de tentes, n'empêche qu'il faut maintenant une autorisation, et le barrage, j'oubliais le barrage, grande question, le barrage ! On ne savait plus si elle était politique ou agricole ou même philosophique. Trop, c'est trop, je rends mon tablier de légionnaire.

Heureusement un barrage existait déjà du temps des Turcs mais les hommes du génie l'avaient refait, consolidé, rehaussé, un pur chef-d'œuvre si on considérait le peu de temps dont ils avaient disposé.

Voilà qu'on m'envoie des béliers maintenant ! Des béliers de Rambouillet, des béliers de Perpignan ! C'est une idée de ce Hardy, du département agricole, pour des croisements avec les brebis indigènes. C'est encore à la légion de les convoier. Vous trouverez en bordure des marais plus de crânes morts tirebouchonnés que de salicornes. Les mérinos ont résisté au climat, pas les parisiens. A mon avis, c'était à prévoir ; les mérinos avaient déjà le burnous sur la tête. Vous ne la trouvez pas bonne ? Les parisiens eux, fallait les entendre bêler avant de crever ; ça m'a rappelé les ouvriers des Ateliers Nationaux, beaucoup de bruit pour rien ! Elle est bonne, celle-là, hein !

Bien des fois, depuis qu'il avait obtenu sa naturalisation et qu'il était passé de José Ignacio à Joseph Ignace, le colonel l'avait fait chercher pour une affaire courante et Joseph Murcia avait servi d'interprète avec le musulman pour une histoire de moulin ou de puits ou de droit de passage. Mais tous ne demandaient pas la naturalisation, Ramon Cervera, par exemple, celui qui campait jour et nuit sur ses terres, un petit lot de six hectares dont pas un Français n'avait voulu. Pour Ramon Cervera les Arabes étaient des faiseurs de troubles avec lesquels il fallait palabrer, palabrer sans cesse, surtout après que l'armée eut réquisitionné les terres de la tribu, les terres de l'*arch*, pour en faire des lots. Les choses étaient simples, elles auraient dû être simples. C'était les Français qui, comme à leur habitude, compliquaient tout. Est-ce qu'il y avait des papiers écrits sur le droit des Arabes à occuper ce terrain, à puiser ici ou là, à planter leurs tentes de ce côté-ci ou là ? *Nada*, je te dis *nada*. Qu'ils fassent comme moi, qu'ils demandent une concession, et qu'ils arrachent, bon dieu, qu'ils arrachent toute cette broussaille, ces lentisques, ces lauriers, ces petits chênes-verts aussi durs à extraire que le péché !

Joseph regardait les militaires procéder au cantonnement. On lui avait octroyé un lot pas trop mal placé dans une zone de canaux. Les Arabes le regardèrent planter sa clôture. Il planta les piquets et l'armée lui livra des rouleaux de fil de fer barbelé. C'est pour empêcher les troupeaux de passer, lui dirent les militaires. Il n'y avait pas que les troupeaux qui ne passaient plus.

Ils me regardent avec un sentiment d'injustice. Quoi ! Toi aussi ? qu'ils me disent, Toi qui nous connais dans ton cœur, tu mets des barbelés ? À toi je laisserais bien quelque chose. Je te laisserais aller et venir. Je te laisserais même puiser mon eau. Tu viens d'Oran, tu retournes à Oran, le Bey te laisse faire, moi aussi. Tu as ta famille à Oran, je veux bien que tu voies ta famille. Je veux bien que tu travailles pour moi. Boulanger, ou faiseur de routes, ou charpentier, ce que tu voudras. Mais, pas la terre, qu'ils me disent. La terre, elle n'est même pas à moi, elle est à



la tribu, la tribu des Gharaba. Ils font alors un geste, de la bouche à la tête, vers le ciel, la main en attente, comme un serment suspendu ou une prière. Les doigts font une mimique. Écoute ce que dit ma bouche. Écoute mes paroles qui montent vers le ciel. Qu'Allah les entende, je ne dis que la vérité !

Joseph Murcia avait construit lui-même cette maison de briques crues qu'il avait chaulée pour lui donner un air plus valencien. Un toit de cannes de roseau bien équarries la protégeait des cataractes et du soleil ; les ouvertures avaient reçu une bonne couche de peinture indigo qu'un colporteur lui avait cédée contre trois paniers de figues. Il avait ramené d'Oran, en même temps qu'une petite harpe qui lui avait plu car son cadre doré s'ornait à sa base d'un torse nu de femme, une jeune fille d'humeur inégale prénommée Isabel, cette même Isabel qu'un officier d'état civil avait changée en Elisabeth.

Elisabeth Rios avait été une jeune fille à la peau blanche et aux cheveux noirs. Sa bouche petite et renflée augurait un sexe étroit, bombé comme une amende. Elle avait les yeux larges et veloutés, la parole vive et véhémence. Son père, le seul horloger qu'il y eût à Oran, remontait chaque semaine les pendules de la maison du bey. Elisabeth Rios passait pour une femme délicate. Elle utilisait chaque jour pour se laver l'eau de deux baquets et ne supportait pas l'odeur des bêtes. Elle agitait devant son nez un petit mouchoir, celui-là même qui à Oran, dans la maison de son père, lui servait à épousseter le plumage d'un oiseau automate sortant d'une pendule dorée. Les écuries dégageaient alors une forte odeur de chevaux toujours hennissants que des hommes débraillés sortaient tous les matins. Sur le terre-plein où mouraient lentement les feux des bivouacs les croupes en passant étincelaient comme des chaudrons. Elisabeth se rappelait alors avec nostalgie la vieille maison d'Oran à proximité de la Porte du Cardinal Cisneros. Sur la rue, derrière une fenêtre, un oiseau bleu aux plumes turquoise, aussi vrai qu'un oiseau vivant, sortait d'une petite cage dorée et tournait sur son

perchoir à chaque demi-heure. Cet automate dont les passants se demandaient ce qu'il avait de plus admirable : qu'il sortît ponctuellement de sa cage ou qu'il parût plus vrai que nature, était soigné par Elisabeth dont le mouchoir, aussi précis que la pendule et aussi léger qu'un zéphyr, époussetait le plumage.

Chaque jour, entre la cinquième et la sixième heure, après que la chapelle qui avait un peu d'avance sur l'automate eut égrené son angélus, un homme se postait devant la fenêtre et observait la jeune fille dont la main vive et mutine effleurait l'oiseau. Cet homme était Joseph Murcia. Il rêva à cette caresse. Cette cour silencieuse et assidue fut récompensée. Depuis le départ des Espagnols Oran était devenue une ville presque entièrement juive, ce qui réduisait considérablement le nombre des prétendants. Elisabeth partit donc un matin de mai avec un convoi de militaires, son châle de mariée dans une malle et dans une autre un petit poignard incrusté d'or, poignard que le juif David Cabeça, enfui à Carthagène pour d'autres motifs, avait légué par dérision à sa mère, après qu'elle l'eut éconduit et épousé l'horloger Joaquin Rios. Le poignard ne devait pas servir à la mère mais à la fille. Trente ans plus tard, terrassée par la disparition de son fils mort à six ans du choléra, Elisabeth Rios s'enfonça le poignard dans le cœur mais il glissa sur une côte. Sous le sein gauche, une cicatrice en forme de croissant de lune lui resta.

Joseph Murcia ressemblait par bien des traits au juif David Cabeça. Il était romanesque et avait des rêves de fortune. Lui aussi s'était exilé et n'était jamais revenu. Après avoir couru le monde autant par désir de connaissance que par esprit de lucre il s'était installé avec Elisabeth dans la petite maison de torchis. Bien des années après tous ces événements, devant l'officier d'état civil qui enregistrerait les décès, Francisca se rappela son père et sa double identité qui correspondait à sa double vie. Dans ce camp où elle passa ses cinq premières années elle se rappela qu'il laissait la porte ouverte tandis qu'il se rasait devant la fenêtre. Il détestait les favoris peut-être parce

que les Français semblaient tant les priser. Ils ont l'air de marionnettes, disait-il, faisant allusion au seul spectacle qu'il eût vu en Espagne, un jour de fête nationale, alors que des forains avaient installé leurs tréteaux sur la place de Santa Eulalia. Mais les prêtres avaient fait chasser les forains et, de place en place, ils s'étaient repliés à l'entrée du pont sur le fleuve Segura, un fleuve de péninsule aride, aux eaux jaunâtres. Des matamores, voilà ce qu'ils sont, se plaisait à répéter Joseph Murcia qui avait pourtant choisi de suivre les Français en dépit d'une aversion congénitale due à d'effroyables récits remontant à l'invasion napoléonienne. J'aurais dû me douter que même en changeant mon nom je ne pourrais jamais être l'un d'eux. Ce pays au début était à tout le monde. J'y suis venu car tous y venaient. J'ai retrouvé ici plus de compatriotes qu'il y a de saints et surtout de saintes au Paradis ; je ne vous dis pas le nombre de *Charité, Conception, Nativité, Immaculée, Purissime*, sans compter les *Angoisses, Martyre, Douleurs* et *Pilier*, saint Pilier cela va sans dire de la très Sainte et très Pure Vierge Marie, très Angoissée par le Martyre de son divin Fils. A croire que les gens s'étaient contentés d'aller sur la rive d'en face. C'était, il n'en doutait pas, un nouvel avatar du manque d'imagination des familles. Il appellerait lui-même son fils Antonio, comme son propre père, et le fils de son fils s'appellerait Joseph comme lui, Joseph ou José, cela dépendrait de l'employé de l'état civil.

Il avait trouvé dans ce camp une majorité de Francs-Comtois, c'était les hasards de la colonisation. Une compagnie foncière de Lyon, nommée la Compagnie algérienne, avait remplacé les directeurs agricoles nommés par l'état, par d'anciens sous-offis à la retraite qui n'arrivaient pas à quitter l'Afrique. La Compagnie Foncière Algérienne allouait à des actionnaires des lots de douze hectares. Il en avait vu de ces petits colons Francs-Comtois aigris avant l'heure, promenant une silhouette accablée et un air déconfit entre leurs plants de coton ou de tabac, regardant féroce, la hargne au ventre, un titre de propriété flambant neuf serré dans une

boîte à cigares ou à boutons. Il fallait les voir décrocher, entre deux fièvres des marais et deux sècheresses, sans compter les sauterelles, les famines et le choléra ; puis se résigner à revendre à perte le précieux parchemin à un Espagnol censé avoir le cuir plus épais contre les moustiques, l'estomac moins regardant. Drôle de Paradis tout de même ! Il fallait être frapadingue, comme disait le sergent Chassepot, pour échouer dans ce bled. Et il était là à son tour, dans ce camp militaire, pris comme un rat parce qu'il avait succombé aux sirènes de la propriété foncière, lui qui ne possédait que deux livres, un chapeau noir, verdi par le soleil, une paire de chemises sans col, deux pantalons de serge rayés noir et gris et une large ceinture de toile pour les faire tenir. Il n'avait même pas de chaussures et les Français se moquaient assez de ses espadrilles de corde qu'il nouait sur le mollet. Pour avoir une concession Joseph Murcia, de son vrai nom José Jiménez, s'était, faute de mieux, rallié aux Français. José Jiménez « de Murcia », c'est ce qu'il répétait à tout le monde, « de Murcia », aux sergents de l'armée française, les préposés à la colonie, assis derrière leurs bureaux d'enregistrement, les recruteurs, debout, toujours à vous houspiller pour un oui ou pour un nom ; « de Murcia » martelait-il dans son mauvais français aux militaires dandys, habillés comme pour un bal masqué avec leurs capes arabes et leurs couvre-chefs berbères ; aux officiers des bureaux indigènes avec leurs sabres d'égorgeurs et, dans une poche, pour la frime, leur petit livre du Coran d'où pendait un marque-page à gland doré ; aux délégués aux affaires indigènes qui vous faisaient quérir par la soldatesque pour palabrer des heures entières avec un chef de tente ou de caravane. Encore heureux de pouvoir aller et venir, libre dans la mesure où le permettait cette administration coloniale si tatillonne. Il n'avait pas encore demandé la nationalité française. L'esprit de possession ne l'avait pas encore saisi. Il avait laissé au vestiaire son âme d'explorateur qui cherchait depuis Oran une route vers les chotts.

Joseph avait peine à se souvenir de tout ce qui lui était arrivé. Il lui semblait avoir eu plusieurs vies : une en Espagne où il avait échappé au petit séminaire, une dans les oasis où il avait « appris » le monde, et une ici, dans ce village de Sig, où il avait fondé une famille et où il « dégrisait ». De quoi dégrises-tu, l'ami ? De toutes mes illusions passées et futures, de mon fils mort en bas âge du choléra, de ma femme qui me trompe, et de ma ferme qui ne sera jamais un domaine avec une entrée en lettres de fer, vous savez bien, ces arcs de triomphe au nom du propriétaire ou d'un saint censé intercéder pour eux : ferme Saint-Jean, domaine des Cheurffas. Il y en avait toujours d'assez prompts ou assez intrigants pour convoquer à leur profit la confrérie des saints, et ce, avec la bénédiction de l'homme d'église du lieu, un fanatique armé de son goupillon, suivi de ses corbillats enfants de chœur et leurs encensoirs au bout des chaînes. Il ne fallait pas être très regardant sur la propreté des pieds et des chaussures ; bien des enfants portaient leurs galoches à même la peau ; leurs pieds, râpés et endurcis, couraient sans effort sur les berges caillouteuses de l'oued. On reconnaissait les petits Européens à leurs bottines et à leur canne à pêche. Ils cachaient dans un coin leurs souliers et leurs affûtiaux. Ils pissaient maintenant dans l'oued, les jambes écartées. Leurs mollets nus montraient entre les bottines et la culotte arrêtée aux genoux des écorchures mal refermées. La lumière s'accrochait à leurs dents qui riaient dans leurs bouches et aux doigts qui tenaient le sexe. Plus haut, sur les arbres, les cigognes claquaient du bec. Le soleil tombait à la verticale sur les crânes tondu, éclaircissait les tignasses. Les casques de cheveux ras viraient au bronze. Chez les plus jeunes, les quelques cheveux indisciplinés, dressés en épis, s'imprégnaient par transparence d'un halo doré.

Cette race d'Ibériques pissait sans retenue. Tiens, Pilar Amaranta, la fille de Pilar Cervera, et son petit jet d'urine qu'elle dirigeait à son aise, accroupie, les genoux écartés, les jupes relevées sur la croupe, et que je te le dirige sur la

gauche, et sur la droite, à volonté, un jet de gamine, tantôt rapide et puissant, droit comme une lame, une rasade d'or sur la terre sèche de la cour, tantôt ténu, presque poussif, et que je t'expulse les dernières gouttes par à-coups successifs, dans de légères contractions de la vulve, un pleur d'angelot, une rosée d'avril, dans ce coin de cour, un peu en retrait de la maison, le soleil dans le cou, l'œil qui cligne, une ombre tassée au sol, comme une grosse grenouille qui regarde entre ses pattes, et la chaleur pardessus tout ça, une chaleur qui monte de la terre chauffée à blanc, dans une pureté d'azur, une suspension de corolle. Au-dessus d'elle bat une aile, une aile bat à l'aplomb, c'est une cigogne, une cigogne qui s'éloigne, tandis que le jet se tarit, s'épuise, qu'elle regarde la flaque à ses pieds, la rigole...

Pilar Amaranta. Elle montait sur le mur qui séparait les courettes et épiait les voisins et leurs allées et venues. Elle guettait les hommes quand ils allaient uriner dans la cour et même les femmes ; elles relevaient leurs jupes à deux mains, s'accroupissaient et pissaient à même la terre avec des soupirs, jeunes ou vieilles, avec des soupirs ; les hommes eux, pissaient bien droits, parfois avec une épaule légèrement décalée et regardaient entre leurs jambes le jet sonore, elle entendait la cataracte dans l'air brûlant, la terre sèche réagissait comme une peau de tambour et il n'y avait même pas un petit halo de poussière, l'urine coulait sur une surface imperméable et faisait un ruisseau doré.

Il y avait un Français qui habitait deux maisons plus loin. Il s'appelait Monsieur Chassepot. Il était encore jeune mais on lui donnait du Monsieur parce qu'il avait été sergent dans l'armée et qu'il marchait en devisageant tout le monde. C'est un grand curieux, disait-on de lui, un malappris disaient certains. Pour être Français, ça, il l'était, un sacré bon dieu de *gavacho*<sup>2</sup>, toujours à contredire tout le monde ; il y a des choses qui ne se disent pas ; le respect envers les anciens, ça existe, je suis Espagnol d'Alicante, ou

---

2 Terme péjoratif pour désigner un Français.

de Murcie, ce n'est pas un *gavacho* qui va me dire comment mener mes affaires, chacun sait de quoi il retourne pour lui et pour sa famille, ne te mêle pas de mes affaires, je ne me mêlerai pas des tiennes, Ce Chassepot a les yeux brillants comme des lames d'Albacete, toujours à fouiner à Oran, il pense donc trouver quelque chose à Oran ? À Oran il y a tout ce qu'un célibataire peut vouloir, des estaminets, des femmes et des bagarres, Il y a aussi des régiments et des traîneurs de sabre, Et des prostituées qui vous collent la chaude-pisse, Peut-être amigo, mais entre un chou et un chou, tu peux tomber sur une belle laitue.

Pilar Amaranta, ma fille, les Français se marient entre eux et la vérité, il ne me plaît pas ce Chassepot, je n'aime pas les hommes à la peau trop blanche, tu as vu comme il a peu de poils ? Un homme qui parle, c'est un bavard ; une femme qui parle, c'est une pauvrete qui se confie. Un homme doit parler peu et bien, pour dire des choses fortes, du genre, il va pleuvoir demain, renforçons les vanes, ou bien, le coton c'est bien, mais le tabac rapporte plus. Un homme a le droit de parler au café, surtout s'il joue aux cartes ou aux dominos, mais qu'il ne se mêle pas de politique, surtout au café où il y a des espions du gouvernement. Je vois des espions partout, moi ? On voit bien que tu n'as pas connu les guerres carlistes ! Tu sais combien d'Espagnols se sont retrouvés légionnaires dans l'armée française, à cause des espions du gouvernement ?

Plus Pilar Amaranta grandissait, plus elle avait faim. Une faim ancestrale venue du fond des âges. Elle mangeait convulsivement des graines et s'attendait à fleurir et à germer. Elle ne touchait pas au grain des poules, encore qu'elle y ait goûté une fois, les poules qui crient dans un fracas de plumes, elles traînent leurs culs de poules sur la terre de la cour, le coq se promène, superbe, le poitrail gonflé, dans un balancement du cou, avant, arrière, son œil exorbité et conquérant vous toise, soudain ridiculement peureux quand vous vous avancez. Elle se remplissait de semences et de légumineuses, poussait le sacrifice jusqu'à les choisir bien sèches pour les garder plus longtemps dans

la bouche, elle mangeait des graines de lupin et même des haricots blancs qu'on avait mis à tremper toute la nuit, elle en piquait une louche dans la casserole, elle suçait la cosse jusqu'à bien la ramollir, elle trempait les doigts dans le pain noir émietté, mouillé d'eau, avant qu'on le façonne en galettes et qu'on le mette à frire, elle mangeait des fèves cuites, avec une prédilection pour les crues, des pois chiches blanchis à l'eau, elle mâchait et remâchait le goût fade et farineux comme elle remâchait son ennui, persuadée que l'impression de satiété qu'elle ressentait dès la première poignée allait s'amplifier, combler son appétit ancestral de paysanne ibérique nourrie depuis la nuit des temps aux fèves et aux haricots et que, son estomac enfin comblé, elle oublierait son grand corps poussé trop vite et trouverait un homme, un homme qui se nourrirait comme elle d'*alubia* et de *fabada*, et elle tournerait le ragoût pour lui dans une marmite en terre.

Déracinée à l'âge de dix ans elle recherchait maladroitement ses racines terriennes. Elle avait parfois envie de manger de la terre et contemplait longuement le sol au moment de ses émissions urinaires ; il était rouge comme là-bas. Son regard traversait la terre battue des cours et des maisons, la terre argileuse des lots conquise à la force des bras sur les marais. Dans les rues du village et sur les terre-pleins autour des fontaines, elle contemplait hypnotiquement la rencontre brutale et prophétique de l'eau et de la terre, quand le flux de la pompe partait à côté du seau ou que l'arroseuse municipale peignait la rue de son jet en éventail. Comme elle était devenue grande et forte elle partait chercher l'eau avec ses deux seaux et son cerceau de bois qui lui écartait les bras. Elle se joignait à la queue des femmes arabes prises elles aussi dans le cerceau, un seau dans chaque main ; des pieds nus frottés au henné portaient des anneaux d'argent ; elles avaient ramassé un pan de leur robe et l'avaient passé entre leurs cuisses, elles dénudaient ainsi leurs mollets et marchaient en force et en souplesse, dans le balancement des seaux. Pilar Amaranta voyait la queue serrée que faisait le petit



foulard autour de la natte et, quand elles tournaient la tête, les tempes bien prises dans le foulard, les tatouages bleus sur le front et les joues. Elles lui jetaient des regards rapides, pris dans des éclats de rire et des phrases furtives, elles n'avaient pas de sens, des cataractes de mots qui secouaient l'air, une langue inconnue où revenaient des ponctuations, des formules petit à petit reconnaissables qui devenaient entre elles rituelles.

Elisabeth Murcia habite maintenant pas loin de Pilar Amaranta dans une maison de plain-pied qui donne sur une rue, une vraie maison avec une cour intérieure et plusieurs pièces en enfilade. Elle a enfin quitté le camp. Les haras lui manquent mais pas le tohu-bohu des casernes, les levers et couchers au son du clairon et tout ce laisser-aller masculin : les déambulations des conscrits flemmards qui bougonnent contre le règlement, « Le règlement on s'assoit dessus ! » et les officiers moustachus qui découvrent leurs plastrons de chemise au milieu de la tunique ouverte, « Ce qu'il y a de bien, au bled, c'est qu'on peut déboutonner sa tunique sans avoir un pisse-froid de capitaine qui vient vous brailler dessus. »

Les rues portaient à l'époque des numéros, elles n'avaient pas encore ces noms splendides et intimidants : rue Voltaire, rue Lamartine, rue Condorcet. La rue, large, plate, sèche, entre ses trottoirs carrelés de ciment gris, Tu te rappelles leurs motifs géométriques ? Leur matité avait la porosité du granit. Qu'est-ce que tu vas chercher avec ton granit ? Le granit c'est pour la métropole, pour la Bretagne où tu n'iras jamais, pour les Alpes qui sont comme un continent inconnu, un Himalaya pour l'imagination des pauvres.

Les gens passent à côté de la mosquée sans la voir. Il y a une mosquée vers le bout de la rue, toute petite et blanche avec un minaret carré et un petit dôme en forme de couvercle de cafetière. Les Indigènes passent dans la rue pour aller à la mosquée, les gens passent à côté d'eux sans les voir, les charrettes passent et les porteurs d'eau passent, ces gens se croisent sans se regarder, les

gens entendent le muezzin cinq fois par jour, pour ça, ils l'entendent, avec un plaisir, ah, si j'osais le mot, presque esthétique, ils sentent la chaleur et le soleil sur leurs têtes, ils ont hâte de passer la porte ou le porche, vite un peu de fraîcheur, *Mare mia*, comme il tape Kadour ! Ils appellent le soleil Kadour.

Elisabeth Murcia se dépêche de rapporter son linge à Madame de Vauban, deux chemises de jour dont le ruban coulissant avait craqué et qu'elle a raccommodées. Madame de Vauban et ses gros seins de nourrice. Madame de Vauban qui s'évente toute la journée avec un éventail arabe, « On les a mieux en main » et qui ne peut s'empêcher de jalouser Madame de Maupassant, la femme de l'ingénieur civil, oui, toutes ses dames ont des noms à particule, et pas de la noblesse d'empire qui sent l'eau de lessive ou la vapeur des blanchisseries, non, de bons vieux grands noms de la France éternelle, celle qui restera dans les livres. C'est la guéguerre des militaires et des civils par salons interposés, des bureaux indigènes contre les colons ouvriers qui se disent héritiers de la République, pas celle-ci, non, la deuxième, la grande, même si elle n'a duré que trois ans, celle qui a hoqueté dans la fumée des barricades et qui a soutenu les Ateliers Nationaux ; et c'est accessoirement la guéguerre entre les belles et les laides, celles chez qui tous ces gandins de lieutenants se précipitent et celles qui gardent les fauteuils bien au chaud sous leurs fesses tandis que les autres dansent, dans les réceptions.

La vie serait-elle aussi simple qu'un ruban qui coulisse autour d'une encolure ? Le ruban de satin glisse dans l'ourlet mais il garde sa fâcheuse habitude de glisser et le nœud se défait, le satin trop lustré se débine, le nœud devient de plus en plus lâche, rien ne le retient et surtout pas la surface lisse, brillante, du ruban. Une vie bien lisse aussi au toucher et au regard, sur laquelle on promène le doigt et qui semble une caresse, et là voilà qui se révèle être une coquine de vie, paresseuse et libertine, qui ne demande qu'à vivre sa vie de satin, avec des resserrements

furtifs, je serre bien fort le ruban dans l'ourlet qui se trouve à la taille des jupons, à l'encolure des chemises, mais la vie glisse, inexorablement, comme une couleuvre moirée, il vaut mieux laisser tout ça aller à vau-l'eau, à force de tirer sur l'entre-deux de dentelle où coulassait la vie, il se déchire lui aussi petit à petit, on tente alors de le raccommoder, une petite reprise, presque invisible, ici ou là, on s'applique, peut-être que le destin, cette fois-ci, voudra bien que cela tienne, que la vie reprenne son air neuf, son allant, et ainsi, de point en point, l'aiguille à coudre entre les doigts, on ravaude, remet en place, essaie de donner de l'allure, un air neuf, coquet, pimpant, à la vie maintenant déçue qui se traîne, morose, ingrate, sans attrait. Un bon coup de fer sur un ruban froissé, ça vous redonne du lustre, de la tenue, mais quoi faire pour donner à la vie un air brillant, pour faire d'un nœud de satin une belle chose structurée, avec deux coques et deux pans ? Il y en a qui laissent pendre les extrémités du ruban, l'encolure bâille alors, glisse sur une épaule, un sein, la vie reprend ses droits, mais est-ce la vie ? ou est-ce une reddition, le flux des jours qui s'écoulent, à quoi bon être corsetée sur le caraco si le caraco prend l'eau, se débîne, avec son ruban défait qui glisse, oui, on assiste bien à une défaite, et Madame de Vauban avec ses gros seins tire sur le ruban pour assujettir ses deux mamelons pris dans la batiste comme deux grosses gourdes, mais le ruban souffre, l'ourlet craque, l'entre-deux se déchire, il faut raccommoder, remettre les choses en place, empêcher que le ruban, la vie, reprenne sa liberté.

Les hommes avec leurs gilets, leurs guêtres, leurs cravates, ne sont pas mieux lotis. Elle regarde à la dérobée les Français, si bourgeois dans leur mise, même les ouvriers, Chantelou, tiens, cet ancien du 2<sup>e</sup> de ligne, régiment du général Randon, portait la cravate défaite, un large ruban bleu ou rouge, ouvert sur le cou, juste sous le col de chemise, on aurait dit un foulard. Et Vive la Nationale ! Qu'est-ce que c'était la Nationale ? Des Carbonari, disaient les gens, mais les gens exagéraient toujours. Chassepot, lui, avec sa blouse d'ouvrier nantais, annonçait la couleur, c'en était

un, un vrai, son mari le disait toujours, un qui cherchait des histoires à tout le monde et qui voulait « de la justice », comme si la justice était de ce monde.

Elle trotte dans la touffeur de la rue, la rue large et solennelle, on l'a voulue française avec ses deux rangées de façades, ses grands portails de bois sous leurs porches arrondis, ses balcons de fer sur leurs clés de sol en fer. Les persiennes sont hautes sur des fenêtres basses, à soixante centimètres du sol, les portes à plusieurs vantaux avec des volets qu'on accroche, les toitures de tuiles débordent sur l'avant, à la génoise ou à la provençale, on a construit derrière de petites courettes où on allume les fourneaux. C'est une ville basse accablée de fixité et de torpeur. Elle est passée tout entière du plan sur papier à cette esplanade prise sur les marais. Un nom lui fut donné avant qu'elle n'existe. Elle était somme toute apocryphe avant de devenir elle-même.

On est en octobre, en fin d'après-midi. Alors que les grosses chaleurs lui intimaient l'ordre d'empoigner son panier, de marcher d'un pas rapide, l'amollissement de cette fin d'après-midi la prend en traître, elle se laisse aller à cette douceur nouvelle. Une brise imperceptible circule dans la rue, les roues des charrettes soulèvent de petits nuages de poussière qui restent suspendus, prennent l'air las dans la lumière mordorée. L'été finissant, il n'est pas temps encore de parler d'automne, apporte des retouches à ce qui était un grand flamboiement, un écrasement des couleurs. Les bois fendillés par la chaleur montrent leurs craquelures, les façades épargnées maintenant par un soleil lointain présentent des à-plats mats, presque grisâtres. Peut-être est-ce le ciel qui vire au bleu sombre après avoir été presque blanc ?

Des nuances de couleur apparaissent sur les murs. L'œil découvre des touches d'intimité, une paix de sacristie, l'ombre douçâtre mêlée à la jeunesse des choses. Ces gens qui vont et viennent n'ont aucune conscience de ce que sera l'avenir, peut-être une mort pénible dans les hoquets d'une épidémie, peut-être, pour leurs descendants, une

vie tranquille et laborieuse, une reconnaissance. Pour le moment ils ne sont que des gens, même pas les acteurs d'une histoire, avec un grand ou un petit « h », c'est à vous de le dire, moi je ne sais pas. Nous sommes à Saint-Denis-du-Sig en 1866-67, un soir d'octobre. Les derniers gestes de l'univers se ralentissent. Il y a soudain une peur d'exister pleinement. Le soleil vers le couchant amorce une descente ; elle passe sur les eucalyptus, les chênes verts, les ficus, elle sommeille dans les courbes d'une rivière, s'attarde sur le bronze des fontaines (ces fontaines qui crachaient une eau imbuvable, saumâtre), les arbres de la rue. Les faux-poivriers de l'avenue principale irradiant pour quelques minutes encore une chaleur glauque et luminescente. Les passants, inconsciemment ralentissent. Un air d'ensevelissement recouvre le village qu'étreignent dans son histoire les premiers crépuscules. Elisabeth Murcia avance dans ces ors prophétiques. Le soleil bas la fait cligner des yeux, oui, c'est bien la fin de l'été, la fatigue anticipée de tous les actes, le désenchantement de tous les rêves. Au cœur d'une conquête s'amorcent des destins humains. Espérer quoi ? Déjà dans cette poussière – je t'ai déjà dit, n'est-ce pas, que les rues étaient faites de terre ? – les charrettes roulent sans bruit, un va-et-vient dénué de sens s'organise, un soleil oblique réveille des chasubles d'or jetées en pâture aux vautours des montagnes, aux chacals des plaines. A dire vrai ce n'étaient que de vagues trouées d'asphodèles abandonnées au hasard.